

se tira de ce pas difficile et fit des prodiges qui, auraient pu étonner un ministre des finances."

Il n'épargna rien pour rétablir la sécurité dans le pays, en chasser les pillards et les maraudeurs, protéger la morale et la religion. Il va sans dire qu'il eut soin de faire rendre à l'Eglise les biens dont l'administration bavaroise l'avait dépouillée. Il rendit même de sages ordonnances en faveur de l'instruction publique, et en particulier de l'Université d'Innsbruck.

Ce régime était vraiment trop bon pour durer longtemps.

Cependant on avait pu, avec grande difficulté, il est vrai, renouer les communications avec la Cour d'Autriche. Deux lieutenants d'Hofer en arrivaient, porteurs d'une dépêche où l'empereur François félicitait Hofer de sa fidélité et de sa bravoure, le confirmait dans son poste de gouverneur, lui promettait un prompt secours, et lui faisait remettre, avec une forte somme d'argent, une grande médaille d'or suspendue à une chaîne du même métal.

Cette décoration si bien méritée fut solennellement remise à André Hofer par l'évêque de Wilten, Marcus Eglé, dans l'église de la cour, le 4 octobre, fête de l'empereur. Un jésuite, le Père Tschiderer, fit un sermon approprié à la circonstance et prouva qu'à Dieu seul devait revenir l'honneur des derniers succès. "Ce ne sont pas les balles de vos fusils, disait-il, mais les grains de vos rosaires qui ont mis en fuite l'ennemi." Un *Te Deum* solennel termina la cérémonie, après laquelle le commandant en chef regagna triomphalement la Hofburg (château de la cour.)

Mais déjà l'heure des revers et du malheur avait sonné pour Hofer et pour ses compatriotes. La paix venait d'être signée entre la France et l'Autriche, et le Tyrol avait encore une fois été abandonné au bon plaisir de Napoléon. Les Français entraient de tous les côtés dans ce malheureux pays. Les paysans se jetèrent encore une fois au devant des envahisseurs. Partout ils furent repoussés par des forces supérieures. Hofer, toujours énergique et résolu, rassembla ses soldats sur l'Iselberg. Les représentations et les promesses du vice-roi d'Italie ne parvinrent pas à l'ébranler, mais il reçut, sur ces entrefaites, une lettre autographe de l'archiduc Jean, annonçant que la paix était conclue et invitant les Tyroliens, de la part de Sa Majesté l'Empereur, à ne pas se sacrifier inutilement. Devant cette lettre, il n'y avait plus qu'à se soumettre. C'était le parti le plus sage et Hofer était décidé à l'adopter ; il se préparait déjà à se rendre auprès du prince de Bavière quand survint l'intrépide mais trop ardent capucin Haspinger. Celui-ci s'opposa de toutes ses forces à la capitulation. Suivant lui, on ne devait pas ajouter foi à cette nouvelle de la paix. C'était un mensonge